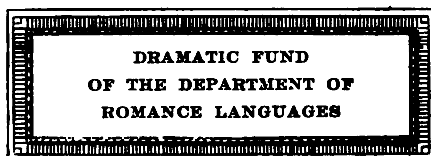








On trouve chez les éditeurs :

LE SIÉGE DE PARIS, tragédie en cinq actes, par M. le vicomte d'Arlincourt, avec lithographie. Prix : 4 fr.



Imprimerie de J. Tastu,
Rue de Vaugirard, n. 36.

LA BELLE-MÈRE

ET

LE GENDRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS,

PAR M. SAMSON.

Représentée sur le Théâtre royal de l'Odéon,

LE JEUDI 20 AVRIL 1826.



PARIS.

A. LEROUX ET C. CHANTPIE, ÉDITEURS,

BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE.

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N. 263 — 264.



M DCCC XXVI.

Personnages.

Madame DORFEUIL.	Mme Milen.
DARCY, son gendre.	M. Félix Huart.
ÉLISE, sa fille.	Mlle Anaïs.
GÉRARD, ami de Darcy.	M. Provost.
DUCHEMIN, oncle de Darcy.	M. Duparai.
Madame MÉRICOUR, veuve, amie d'Élise.	Mlle Dutertre.
PAUL, vieux valet de Darcy.	M. Ménétrier.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Darcy.

LA BELLE-MÈRE

ET

LE GENDRE.



ACTE PREMIER.

*****

SCÈNE PREMIÈRE.

DARCY, GÉRARD.

GERARD.

Oui, l'hymen me semblait un nœud toujours fatal ;
Mais je crois maintenant au bonheur conjugal,
Et j'ai déjà, changeant d'avis et de langage,
Médit du célibat depuis ton mariage.
Pourtant, tu n'es époux que depuis vingt-cinq jours,
Et la lune de miel va terminer son cours.
Alors tout peut changer, et nous verrons peut-être
Et le ciel s'obscurcir, et les orages naître :
Prends-y garde, Darcy.

DARCY.

Mon cher ami Gérard,
Je connais dès long-temps votre esprit goguenard;
Vous voulez m'effrayer : je ris de vos présages,
Et vous pouvez ailleurs prédire des orages.
Dût mon bonheur constant faire votre chagrin,
J'aurai dans mon ménage un ciel toujours serein !

GERARD.

Tu peux avoir raison, et ton bonheur m'étonne.
Une femme à la fois jolie, aimable et bonne,
Qui t'aime, dont le sort en tes mains est remis,
L'estime générale, et quelques bons amis,
De la fortune, enfin les biens que chacun brigue,
Complaisant à tes vœux, le ciel te les prodigue !
Il faut t'aimer beaucoup pour n'être point tenté
De porter quelque envie à ta prospérité.

DARCY.

Je sens tout mon bonheur : mon Elise est charmante;
Son caractère est doux; son ame, franche, aimante :
Oui, je possède en elle un précieux trésor,
Et mon bonheur du sien va s'augmenter encor.

GERARD.

Comment donc?

DARCY.

Aussitôt après mon mariage,
Sa mère, tu le sais, entreprit un voyage,
Pour voir un sien cousin sans femme, sans enfans,
Succombant sous le poids de ses maux et des ans,
Qui, pour mourir content, avec impatience,
Dans le fond de l'Auvergne attendait sa présence.

Le rétablissement imprévu du vieillard
De madame Dorfeuil a hâté le départ.
Sans nous en prévenir et sans être attendue,
Elle est, hier au soir, au logis descendue.
Elle ne pouvait plus s'arracher de nos bras.
Après mille transports, après un court repas,
Il m'a fallu près d'elle employer la prière
Pour l'obliger à prendre un repos nécessaire.
Mais combien son projet sourit à notre amour!
C'est chez nous désormais qu'est fixé son séjour.
Nos soins, à ses vieux ans prodigués à toute heure,
Sauront lui faire aimer sa nouvelle demeure.
L'accord qui règne ici doit plaire à ses regards,
Et nous l'entourerons de respects et d'égards.
De l'avoir avec nous mon Elise est charmée :
Elle aime tant sa mère! elle en est tant aimée!
Je partage sa joie, et cet heureux retour
Vient embellir encor la fête de ce jour.
Nous vivrons en famille, et ma maison tranquille
Du bonheur domestique est à jamais l'asile.

GERARD.

Eh quoi! ta belle-mère est ici!... Je frémi.

DARCY.

D'où vient donc cet effroi?

GERARD.

Pardonne, mon ami.
Ta madame Dorfeuil, je la connais à peine :
Ainsi je n'ai contre elle aucun sujet de haine.

C'est un ange, d'accord; j'y consens, je le croi :
Mais elle est belle-mère, et c'est assez pour moi.
Ce nom dont on se sert pour désigner encore
La marâtre opprimant l'orphelin qu'elle abhorre,
Ce nom seul me fait peur, Darcy : j'en connais tant
Qui de goûts et d'humeurs diffèrent, et pourtant,
Sur un point malheureux se ressemblant entre elles,
Amènent au logis le trouble et les querelles!...
L'une, lançant toujours des mots durs et piquans,
Gourmande les valets et les petits-enfans :
Parcourant la maison, tracassière, bavarde,
On entend tout le jour sa voix aigre et criarde.
Tout ce qu'on fait est mal; toujours prête à fronder,
Elle vous contredit et s'enroue à gronder :
L'enfer est préférable au logis qu'elle habite.
L'autre, de ses amis recevant la visite,
S'inquiète fort peu s'ils peuvent vous gêner,
Et chez vous, sans façon, les retient à dîner.
D'inconnus, chaque jour, la table est entourée;
Même elle les invite à passer la soirée,
Et j'ai vu deux époux, enrageant de bon cœur,
S'enfuir, pour être seuls, chez le restaurateur.
De l'une la tendresse est souvent fatigante;
Elle est pour ses enfans d'une humeur exigeante;
Elle veut que toujours ils soient à ses côtés :
S'ils la quittent, soudain ses nerfs sont irrités;
Son amour s'inquiète, et la voilà qui pleure :
C'est qu'on ne l'aime plus; c'est qu'on veut qu'elle meure,
Elle jure de fuir des enfans trop ingrats :
Mais tout en le jurant, elle ne les fuit pas.

L'autre, plus susceptible, et surtout plus jalouse,
Dans sa fille jamais ne veut voir une épouse ;
Le tableau si touchant d'un amour mutuel
Est un coup de poignard pour son cœur maternel;
Les douceurs qu'elle entend l'irritent et la lassent :
Elle se trouve mal quand ses enfans s'embrassent.
Ce nom de belle-mère enfin, changeant leur cœur,
Aux mères trop souvent semble porter malheur;
Et ces dames, partout à l'usage fidèles,
Installent, en entrant, la discorde avec elles.
Je ne suis pas outré dans mes préventions,
Et je me plais à croire à des exceptions.
Dans le nombre il en est d'excellentes, peut-être :
Celles-là, je n'ai pas l'honneur de les connaître.

DARCY.

Le gracieux tableau ! tu ne l'as point flatté;
Il ne lui manque rien... qu'un peu de vérité.
De celle que tu peins sous ces couleurs étranges,
Ma femme m'a cent fois répété les louanges.
Je sais bien que, dicté par un pieux respect,
L'éloge d'une fille est peut-être suspect,
Et sans que cette idée un instant m'inquiète,
Je ne m'attends pas, certe, à la trouver parfaite.
Mais je connais son cœur ; il nous aime, il est bon.
S'il arrivait enfin que son humeur... mais non :
Mon oncle Duchemin doit te fournir la preuve
Qu'on ne court aucun risque à tenter cette épreuve.
Nous vivons avec lui sans troubles, sans débats :
De sa présence ici l'on ne s'aperçoit pas.

GERARD.

Oh! quelle différence! un oncle pacifique,
Apathique vieillard, bonhomme méthodique,
Pour qui la paix toujours fut le bien le plus cher,
Et qui fait aujourd'hui ce qu'il a fait hier!
Enfin débarrassé par une mort heureuse
D'une tendre moitié, dont l'humeur querelleuse,
Sur le bon Duchemin s'exerça constamment,
Mais ne put, m'a-t-on dit, l'aigrir un seul moment,
Le cher oncle, sans soins, sans vaine inquiétude,
Dont l'existence n'est qu'une longue habitude,
D'un bonheur qu'il n'eut pas impassible témoin,
Trouve ici le repos dont il avait besoin.
L'oncle ne peut d'ailleurs s'égaler à la mère:
De son titre sacré celle-ci toujours fière
Ne peut se figurer que de nouveaux liens,
En créant d'autres droits, aient affaibli les siens,
Veut régner sans partage, et s'indigne qu'un gendre
A l'amour de sa femme ose même prétendre.

DARCY.

La nôtre adore Elise, et ne m'aime pas moins.
C'est à m'inquiéter mettre aussi trop de soins;
Laissons cela.... D'Elise aujourd'hui c'est la fête;
A son insu, mon cher, je veux que tout s'apprête.
Des ouvriers bientôt orneront le salon:
Madame Méricour doit, hors de la maison,
Pendant tous leurs travaux, emmener mon Elise.
Je lui ménage encore une douce surprise,
Et je veux aujourd'hui lui donner mon portrait.
Je l'attends; il n'est pas terminé tout-à-fait.

Madame Méricour qui mit un si grand zèle
A m'offrir le secours de son pinceau fidèle,
Qui voulut qu'un talent par plaisir cultivé,
A fêter l'amitié fût un jour réservé,
M'a promis ce portrait avant l'heure prescrite
Où doivent arriver les amis que j'invite.

GERARD.

Et madame Dorfeuil sait-elle tes projets?

DARCY.

Jusqu'à tantôt pour elle ils resteront secrets.
Ma femme, en la peignant de cent vertus douée,
Sur sa discrétion ne l'a jamais louée,
Et ces secrets trahis dérangeraient mes plans :
Il vaut mieux les lui taire encor quelques instans.

GERARD.

C'est fort bien : mais crois-tu que, mère de famille,
Elle puisse oublier la fête de sa fille ?

DARCY.

Elle m'en aurait dit quelques mots : en tout cas,
J'attends, et jusques là je n'en parlerai pas.
Quelqu'un vient, taisons-nous : justement c'est ma femme.

SCÈNE II.

DARCY, GERARD, ELISE.

ELISE.

Bonjour, Darcy ; bonjour, monsieur Gérard.

GERARD.

Madame,

J'ai l'honneur....

ELISE.

J'ai troublé, Messieurs, votre entretien.
De quoi parliez-vous là tous les deux ?

DARCY.

Oh ! de rien.

ELISE.

As-tu déjà pour moi des secrets ?

DARCY.

Moi, ma chère ?...
Ah ! peux-tu le penser ?

ELISE à Gérard.

Vous savez que ma mère
Pour ne nous plus quitter est arrivée ici ?

GERARD.

J'ai déjà là-dessus félicité Darcy.
Je voudrais bien lui faire agréer mon hommage.

ELISE.

Elle repose ; elle est lasse encor du voyage.
Ma mère est avec nous : quel bonheur est le mien !
N'est-ce pas, cher Darcy, que tu l'aimeras bien ?

DARCY.

N'en doute pas ; déjà je l'aime et la révère :
En m'accordant ta main, elle me devint chère.
Des auteurs de mes jours, qui vécurent trop peu,
C'est elle désormais qui va me tenir lieu,
Et devenu son fils, te prenant pour modèle,
Je prétends t'égaler dans ton amour pour elle.

ELISE.

De pareils sentimens que mon cœur te sait gré !
Mais à ce doux langage il était préparé,
Et je te vois souscrire à tout ce qui me flatte.
Ton Elise envers toi du moins n'est pas ingrate,
Ni ma mère non plus : même, à ce que je croi,
Elle chérit son gendre encore plus que moi.
Je n'en suis point jalouse : elle a raison sans doute
De reconnaître ainsi le bonheur que je goûte.
Oh ! que, comblant enfin mes plus ardens désirs,
Notre réunion me promet de plaisirs !
D'abord jamais chez nous de querelle : il me semble
Qu'il n'est pas malaisé de s'accorder ensemble ;
On n'a qu'à le vouloir, et nous le voudrons tous :
La paix pour les bons cœurs a des charmes si doux !
Nous aurons chaque jour nos travaux ordinaires ;
Nous nous occuperons, Darcy, de ses affaires,
Moi, des soins du ménage ; et quand le soir viendra,
En hiver, près du feu l'on se rassemblera.
Là, tantôt nous lirons quelque touchant ouvrage ;
Tantôt nous causerons, ou, cédant à l'usage,
Pour amuser ma mère et l'oncle Duchemin,
Nous combattrons contre eux, les cartes à la main.
Lorsque nous verrons luire une saison plus belle,
Notre troupe, souvent à la ville infidèle,
Loin des murs de Paris s'enfuira vers les champs
Pour chercher des plaisirs purs comme nos penchans,
Des sites enchanteurs, la promenade et l'ombre ;
Et quelques amis vrais (Monsieur est de ce nombre)

Sur tous nos entretiens répandant leur gaîté,
Viendront doubler encor notre félicité.

GERARD.

Voilà, je l'avoûrai, d'agréables images,
Et vous nous peignez là l'âge d'or des ménages.
Puissiez-vous voir briller un si doux avenir,
Que vos vertus du moins méritent d'obtenir !

ELISE.

Nous l'obtiendrons aussi : vous, Monsieur, je l'espère,
En la connaissant mieux, vous aimerez ma mère.
Par elle soins, devoirs, rien n'est mis en oubli ;
Elle se plaît à voir partout l'ordre établi.
Parfois elle est peut-être et vive et susceptible ;
Mais ce sont les défauts d'une ame trop sensible.

GÉRARD.

Je puis vous assurer avec sincérité
Que de l'aimer beaucoup je serais enchanté.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Où donc est la maman ?... pas encore levée ?...
Hier j'étais couché quand elle est arrivée,
Et je ne l'ai pas vue... Est-ce que par hasard
Elle dort encore ?

DARCY.

Oui.

DUCHEMIN.

Je la verrai plus tard,

Je ne suis pas pressé ; j'attends.... Ma chère nièce,
D'un retour aussi prompt vous êtes dans l'ivresse,
N'est-ce pas ?

ELISE.

J'en conviens.

DUCHEMIN.

Et c'est tout naturel.
Je n'en suis pas fâché non plus, moi : grâce au ciel,
Je suis, vous le savez, d'une humeur débonnaire.
Pourvu que je me couche à mon heure ordinaire,
Que de la promenade on ne me prive pas,
Et que je puisse en paix faire mes trois repas,
Sans que d'aucun souci mon esprit s'embarrasse,
Je suis assez content de tout ce qui se passe.

GERARD.

D'un heureux naturel le ciel vous fit présent.
On prétend qu'il fut mis à l'épreuve souvent :
Votre femme, dit-on....

DUCHEMIN.

S'il faut ne vous rien taire,
Ma femme n'avait pas un très-bon caractère.
Quel tapage chez moi ! qu'elle m'a tourmenté !
On s'accoutume à tout, Monsieur, en vérité.
L'épreuve me sembla d'abord un peu trop forte :
Eh bien ! je m'y faisais lorsque ma femme est morte.
L'habitude est puissante ; oui, je m'en aperçois,
Et ce tapage-là me manque quelquefois.
Lorsqu'elle querellait (ce qui, par parenthèse,
Arrivait tous les jours), assis fort à mon aise,

Sans répliquer un mot à ses aigres discours,
Au bruit qu'elle faisait je m'endormais toujours.

GERARD.

Quoi! votre patience, à ce point exercée,
Pendant un long hymen ne s'est jamais lassée?

DUCHEMIN.

A quoi m'eût-il servi de me fâcher? à rien.
Je suis très-pacifique, et je m'en trouve bien.
Que voulez-vous? c'était là l'humeur de la dame:
Un mari doit passer quelque chose à sa femme.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DORFEUIL.

ELISE.

Vous voilà donc, ma mère!

MADAME DORFEUIL.

Ah! viens entre mes bras,
Ma fille! Je me lève un peu tard, n'est-ce pas?
Ce n'est pas mon usage; il faut me faire grâce.
Mais tu le sais, Elise, hier j'étais si lasse!
J'ai dû me reposer, et de quelques instans
Retarder le plaisir d'embrasser mes enfans.

DARCY.

De votre appartement êtes-vous satisfaite?

MADAME DORFEUIL.

Ravie.... Oh! mes enfans, j'ai ce que je souhaite:
Je vous vois, et je viens passer auprès de vous
Des jours que vous allez me rendre encor plus doux.

DARCY.

Si nos soins, en effet, peuvent vous rendre heureuse,
Votre félicité ne sera pas douteuse.

MADAME DORFEUIL.

Mon gendre, je le sais, je connais votre cœur.
Votre femme est bonne, oui ; mais vous êtes meilleur.
Combien de vous quitter je fus contrariée,
Quand mon Elise était à peine mariée !
L'heureuse guérison de mon pauvre cousin,
A mon séjour là-bas a promptement mis fin :
Mais j'ai souffert assez de cette courte absence ;
Tout dans cette maison lassait ma patience.
D'un vieux garçon l'on sait quel est l'intérieur,
Et je ne pouvais rien réformer, par malheur.
D'une vieille servante accusant la paresse,
Au logis, plus que moi, je la trouvais maîtresse,
Et les autres valets, tous soumis à sa loi,
Sur un ton insolent le prenaient avec moi.
Mon cousin, fatigué de ce désordre extrême,
Voyant qu'il n'y pouvait remédier lui-même,
Me proposa vingt fois de m'unir à son sort,
Et cet hymen vraiment me convenait très-fort.
Oui, sans vous, mes enfans, j'aurais, par mon adresse,
Réparé tout le mal que causait sa faiblesse ;
Il m'eût laissé tout faire ; et moi, j'aurais voulu
Prendre dans sa maison un empire absolu,
Et pour rétablir l'ordre agissant d'autre sorte,
J'aurais mis, en entrant, tous ses gens à la porte.

GERARD à part.

Ceci promet.

DUCHEMIN à part.

Le ton dont je l'entends parler
Me rappelle ma femme aimant à quereller.

MADAME DORFEUIL.

Aussi de revenir combien je fus contente !

GERARD.

Un ami de Darcy, Madame, vous présente
De son profond respect l'hommage mérité.

MADAME DORFEUIL.

Je suis de vous revoir charmée, en vérité,
Monsieur Gérard; car c'est ainsi que l'on vous nomme,
Je m'en souviens.

A part.)

L'ami paraît assez bonhomme.

DUCHEMIN à part.

Il faut que je lui fasse un compliment aussi:
(Haut.)
Enchanté de vous voir.

MADAME DORFEUIL.

Ah ! l'oncle de Darcy?
(A Darcy.)
Il demeure chez vous?

DARCY.

Oui.

MADAME DORFEUIL.

Je m'en félicite.
(A part.)
Je n'aime pas cet oncle : il a l'air hypocrite.

(Haut.)
Ainsi nous sommes tous réunis en ce jour,
Mes bons amis.

GERARD.

Voici madame Méricour.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MADAME MERICOUR.

(Duchemin s'assied après avoir salué madame Méricour, et lit un journal.)

MADAME MERICOUR à madame Dorfeuil.

A votre prompt retour j'étais loin de m'attendre,
Madame, et dans l'instant on vient de me l'apprendre.
Il doit rendre, je crois, vos enfans bien joyeux :
Car on vous désirait ardemment en ces lieux.

MADAME DORFEUIL.

Madame, je le sais, et n'en suis pas surprise.

MADAME MERICOUR.

Pour moi, j'en suis ravie, et de ma chère Elise
Je partage pour vous la juste affection :
Notre tendre amitié formée en pension
Nous rend toujours communs les plaisirs et les peines.
Avant elle, l'hymen me fit porter ses chaînes.
Quand j'eus perdu, trop tôt, l'époux que j'adorais,
Elle essuya mes pleurs et calma mes regrets,
Et moi, qui la trouvai pour mes chagrins si bonne,
Je ressens le bonheur que son hymen lui donne.

ELISE.

Pour jouir du bonheur nos deux cœurs s'entendront,
Et contre l'infortune ils se réuniront.

MADAME DORFEUIL à part.

De cette amitié-là je suis peu satisfaite :
Car je crois cette femme et frivole et coquette.

MADAME MERICOUR à Elise.

Je t'aurais désirée aux Bouffons hier soir :
D'honneur on jouissait et d'entendre et de voir.
Un orchestre si pur! des femmes ravissantes!
Des chants délicieux! des toilettes charmantes!
Plus que nos airs français je prise tous leurs airs :
Je n'entends point leur langue, et j'ai de moins les vers.
A propos, ce matin j'ai quelque emplette à faire.
Dans ces occasions ton goût m'est nécessaire,
Et tu m'as bien promis de venir avec moi.

ELISE.

Oui; mais tu vois qu'il faut que je reste.

MADAME DORFEUIL.

Pourquoi?
Ne va pas te gêner avec moi, je t'en prie.

ELISE.

Non, je veux aujourd'hui vous tenir compagnie.

DARCY à part.

Elle va demeurer : quel contre-temps fâcheux!

MADAME MERICOUR.

C'est pour une minute.

MADAME DORFEUIL à Elise.

Allons, sors, je le veux.

ELISE.

Je vous obéis donc.

MADAME MERICOUR.

Bientôt je la ramène.

DARCY à part.

Fort bien.

MADAME MERICOUR bas à Darcy.

Pendant une heure au moins je la promène.

DARCY bas.

Et mon portrait ?

MADAME MERICOUR.

Après je m'en occuperai :
C'est peu de chose à faire, et je vous l'enverrai.

MADAME DORFEUIL à part.

Madame Méricour parle bas à mon gendre.
Que veut dire ceci ?

MADAME MERICOUR.

Partons sans plus attendre.
Viens, Elise.

ELISE.

Ma mère, à l'instant je revien.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

MADAME DORFEUIL, DARCY, GÉRARD, DUCHEMIN.

MADAME DORFEUIL à Darcy.

Point de façons pour moi ; ne vous gênez en rien.

Si vous avez aussi, mon gendre, quelque affaire,
Dites-le : j'aime assez demeurer solitaire :
N'allez pas près de moi vous contraindre à rester.

DARCY.

De la permission j'oserai profiter.
J'ai quelque ordre à donner, pardon si je vous laisse.

GERARD saluant madame Dorfeuil.

Adieu, Madame.

DARCY, bas à Gérard.

Eh bien, pour nous vois sa tendresse.
De ton tort à présent ne conviendras-tu pas?

GERARD.

Non; et du tien, crois-moi, dans peu tu conviendras.

DARCY.

Nous verrons.

(Ils sortent.)

DUCHEMIN.

Moi, je vais faire ma promenade.
Si j'y manquais un jour, je tomberais malade.
C'est mon heure : salut.

SCÈNE VII.

MADAME DORFEUIL seule.

Mes enfans sont heureux.
Je vois avec plaisir qu'ils s'adorent tous deux.
Leur ménage est charmant, et j'en suis très-contente.
Mais je voudrais savoir quelle affaire importante
Madame Méricour à Darcy confiait.
Ce n'est pas que mon cœur en doive être inquiet;

Mon gendre est incapable.... oui, je crois le connaître,
Et ce n'est qu'un secret fort innocent peut-être.
Pourtant je n'aime point cet air mystérieux,
Et pour ma fille, moi, je veillerai sur eux.
Mais on ne songe point à la fête d'Élise :
D'où vient donc cet oubli? j'en suis assez surprise.
C'est aujourd'hui...: Darcy devrait bien le savoir...
Je n'en parlerai pas.... attendons à ce soir...
Cet oncle Duchemin me déplaît, m'embarrasse...
Que fait-il en ces lieux?... ce n'est point là sa place...
Il gêne mes enfans... mes enfans! leur bonheur,
Voilà le seul objet dont s'occupe mon cœur;
C'est le but de mes soins, c'est ma pensée unique.
A le leur conserver il faut que je m'applique.
Plus prévoyante qu'eux, je dois dans l'avenir
Découvrir les malheurs, savoir les prévenir,
Et de leur intérêt faisant ma loi suprême,
Souvent lutter contre eux par amour pour eux-même.

SCÈNE VIII.

MADAME DORFEUIL, PAUL.

PAUL.

Je croyais que Monsieur était encore ici;
Pardon.

MADAME DORFEUIL à part.

Faisons jaser ce valet de Darcy.
Il est certains détails dont je voudrais m'instruire :
Les valets sont bavards, et Paul va tout me dire.

(Haut.)
Êtes-vous bien ici, mon ami?

PAUL.

Moi? très-bien.
Qu'aurais-je à désirer? Il ne me manque rien.
Monsieur est vif, mais bon, et Madame est un ange.

MADAME DORFEUIL.

Et l'oncle, que fait-il?

PAUL.

L'oncle dort, boit et mange,
Se promène, et c'est tout.

MADAME DORFEUIL.

Fort bien; mais dites-moi,
Madame Méricour vient très-souvent, je croi?

PAUL.

Mais presque tous les jours.

MADAME DORFEUIL.

Et quel motif l'attire?
Dites.

PAUL.

Quel motif?

MADAME DORFEUIL.

Oui: pouvez-vous m'en instruire?

PAUL.

Le motif est aisé, Madame, à concevoir:
Nous sommes ses amis; elle vient pour nous voir.

MADAME DORFEUIL.

Et nos jeunes époux, depuis leur mariage,
Sont-ils bien d'accord?

PAUL.

Oui, nous faisons bon ménage,

Et pour qui nous connaît ce n'est pas étonnant :
Car nous sommes si bons, et nous nous aimons tant!

MADAME DORFEUIL.

De madame Darcy c'est moi qui suis la mère,
Vous le savez; ainsi l'on doit ne me rien taire.
C'est dans son intérêt, dans celui de Darcy
Que je cherche à savoir ce qui se passe ici.
La réserve envers moi serait fort ridicule,
Et vous allez de tout m'informer sans scrupule.
Cette dame, qui vient tous les jours à peu près,
A-t-elle avec Darcy des entretiens secrets?
Vous devez le savoir.

PAUL.

Non; je fais mon ouvrage,
Et d'épier les gens je n'eus jamais l'usage.
Ainsi je ne peux rien vous dire sur ce point :
Ce que l'on fait chez nous ne me regarde point.

MADAME DORFEUIL.

Vous devez voir pourtant...

PAUL à part.

Quel interrogatoire!

(Haut.)

Lorsque j'ai vu, j'oublie, et j'ai peu de mémoire.

MADAME DORFEUIL piquée.

Ah!... c'est fort singulier.

PAUL.

Ma besogne m'attend,
Madame, et je m'en vais....

MADAME DORFEUIL.

Demeurez un instant.

PAUL à part.

Encor des questions ! oh ! je perds patience.

MADAME DORFEUIL.

Sur de certains détails d'une moindre importance
Votre mémoire au moins pourra vous servir mieux ?

PAUL.

(A part.)

Ne m'appelle-t-on pas ?... Quel esprit curieux !

MADAME DORFEUIL.

A la discrétion faites un moment trève
Pour me dire à quelle heure en ces lieux on se lève.

PAUL voulant toujours s'en aller.

Pardon ; demain matin vous pourrez le savoir.

MADAME DORFEUIL.

Mais quand se couche-t-on ?

PAUL.

Vous le verrez ce soir.

MADAME DORFEUIL.

Quoi ! me répondre ainsi !

PAUL.

Je voudrais vous complaire ;
Mais comme je disais, j'ai mon ouvrage à faire.
(A part.)
Je ne rends compte ici qu'à mes maîtres : partant
Elle en pourra par moi savoir toujours autant.
(Haut.)
Le devoir veut qu'au lieu de parler, je travaille :
Quelque plaisir que j'aie, il faut que je m'en aille.
Serviteur.

MADAME DORFEUIL seule.

L'insolent !... Mais les autres valets
Pourront de la maison m'apprendre les secrets.
Interrogeons-les tous : je veux aussi qu'Élise
Sur elle, sur Darcy, s'explique avec franchise.
Je veux veiller à tout, tout connaître ; et je voi
Que mes pauvres enfans avaient besoin de moi.





ACTE SECOND.



SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORFEUIL, ÉLISE.

MADAME DORFEUIL.

Nous voilà seules ; viens, et causons à notre aise.
Dis ; crois-tu que toujours Darcy t'aime et te plaise ?
Votre accord apparent est-il réel ou faux ?
Es-tu vraiment heureuse ? A-t-il quelques défauts ?
Allons, conte-moi tout, et surtout sois sincère :
Un enfant n'a jamais de secrets pour sa mère.

ELISE.

Je ne puis mieux répondre à ce tendre intérêt
Qu'en vantant mon bonheur, qui n'est point un secret :
Mon époux est si bon, un peu vif ; mais qu'importe ?
Je l'aime, et contre moi je crains peu qu'il s'emporte.
Rien ne pourra jamais détruire notre accord :
Car tout ce qu'il voudra, je le ferai d'abord.

MADAME DORFEUIL.

C'est pousser un peu loin, je crois, la complaisance :
Un mari n'a pas droit à tant d'obéissance.
Mais, hélas ! voilà bien comme sont les enfans,
Aimant mieux un époux souvent que leurs parens !
Ainsi, jusqu'à ce jour, pas le moindre nuage
N'a troublé, je le vois, la paix de ton ménage ?

ELISE.

Non ; Darcy m'aime tant ! Mon avis est le sien ;
Le désir qu'il exprime est aussitôt le mien.

MADAME DORFEUIL.

Soyez toujours unis : c'est ce que je demande ;
Mais de vous deux, ici, qui gouverne et commande ?
Réponds.

ELISE.

Moi quelquefois, quelquefois mon époux.
Du droit de commander nous sommes peu jaloux :
Chacun, avec plaisir, à l'autre l'abandonne.

MADAME DORFEUIL.

Mais la dépense enfin, qui la règle et l'ordonne ?

ELISE.

C'est moi ; mais mon mari me conseille souvent ;
J'aime à le consulter. Quand j'ai besoin d'argent,
J'en demande à Darcy ; jamais il n'en refuse :
Aussi de sa bonté, moi, jamais je n'abuse.

MADAME DORFEUIL.

Ma chère enfant, ton cœur si naïf et si pur
A, pour se diriger, besoin d'un guide sûr ;
Je le serai ; qu'à moi ma fille se confie :
Une mère est toujours notre meilleure amie.
Quand ton père vivait, c'était avec raison
Qu'il me laissait le soin de mener la maison.
De tout, me disait-il, sur toi je me repose,
Et le pauvre homme, hélas ! ne faisait pas grand'chose.
Qu'en était-il besoin ? De tout je me mêlais ;
Je recevais l'argent ; je grondais les valets ;

Moi seule j'ordonnais les dépenses à faire,
Et j'avais en mes mains la clef du secrétaire.
Avait-il un procès ? J'allais avec ardeur
Visiter président, juges et rapporteur;
J'étais chez l'avocat, au greffe, à l'audience.
Il n'eut qu'à se louer de cette confiance.
Jamais, tu t'en souviens, je ne le querellais:
Il est vrai qu'il faisait tout ce que je voulais,
Et voilà le bonheur si précieux, si rare,
Qu'à mon gendre, qu'à toi ma tendresse prépare.
Mais tu dois d'un défaut te corriger d'abord:
Tu consultes Darcy sur tout; c'est un grand tort.
Il est impolitique, et dangereux peut-être
Qu'un mari s'accoutume à se croire le maître,
Et déjà de lui-même il n'est que trop porté
A s'arroger sur nous la pleine autorité.

ELISE.

Il m'est si doux pourtant de consulter sans cesse
L'époux dont chaque jour j'éprouve la tendresse!

MADAME DORFEUIL.

Tu ne fais là, vois-tu, que lui troubler l'esprit.
Il ne s'en plaint jamais, parce qu'il te chérit,
Parce qu'à tes désirs constamment il se prête;
Mais ne devrais-tu pas, en épouse discrète,
Sans vouloir l'accabler encor de soins nouveaux,
D'un aussi bon mari ménager le repos?

ELISE.

Ah! son repos m'est cher, et je ne veux rien faire
Qui me rende importune, et puisse lui déplaire.

MADAME DORFEUIL.

Ton cher Darcy, je l'aime!... Il faut le rendre heureux.
Sois prompte à deviner, à prévenir ses vœux,
Et même, si tu veux être toujours chérie,
Ne crains pas d'employer quelque coquetterie.

ELISE.

Moi, ma mère?

MADAME DORFEUIL.

En ménage il en faut quelquefois.

ELISE.

Oh! non; je n'en aurai jamais besoin, je crois.

MADAME DORFEUIL.

Tu crois? Tu n'en sais rien; laisse-moi te conduire.
Par exemple (entre nous permets-moi de le dire),
Pourquoi ce négligé? Ton mari peut penser
Qu'à lui plaire déjà tu prétends renoncer.
Il peut en concevoir quelque alarme secrète.

ELISE.

Mais pour rester chez soi faut-il de la toilette?

MADAME DORFEUIL.

Les maris savent gré d'un soin qu'on prend pour eux:
Pour conserver le cœur il faut charmer les yeux.
On s'expose, à côté de femmes élégantes,
A des comparaisons souvent désobligeantes.
De notre négligence une autre profitant
D'un fidèle mari peut faire un inconstant.
Il est plus d'un volage et plus d'une coquette....
Madame Méricour, que tu crois si parfaite,

Et que tu chéris tant, entre nous, l'est un peu.

ELISE.

Quoi!...

MADAME DORFEUIL.

Je ne l'aime guère, et je t'en fais l'aveu.
Mais à qui ce matin voulait-elle donc plaire?
Tu ne brillais pas trop auprès d'elle, ma chère.
Quelle riche toilette!... Ah! j'en souffrais pour toi.

ELISE.

Elle aime à se parer.

MADAME DORFEUIL.

Oui, beaucoup, je le voi.
Avec plaisir souvent Darcy l'a regardée:
Moi, je les observais.

ELISE.

Mais quelle est votre idée?

MADAME DORFEUIL.

Elise, mon dessein n'est pas de t'effrayer;
Mais de cette coquette il faut te défier.

ELISE.

Ah! vous la jugez mal, et son ame sincère
A la coquetterie est surtout étrangère.
Elle chérit Darcy; mon cœur en est flatté:
Elle aime en lui l'auteur de ma félicité,
Et témoin de nos nœuds, dans ma meilleure amie,
Mon époux, à son tour, voit une sœur chérie.
Heureuse par l'amour comme par l'amitié,
Ce cœur de l'avenir peut-il être effrayé!

MADAME DORFEUIL.

J'admire de ces nœuds la douceur fraternelle.
C'est sans doute pour prix d'une amitié si belle
Que de certain secret elle ne t'instruit pas?

ELISE.

Comment?

MADAME DORFEUIL.

Oui, je l'ai vue à Darcy parler bas,
Ici même, tantôt.

ELISE.

En êtes-vous certaine?

MADAME DORFEUIL.

Très-sûre... Allons, vas-tu te faire de la peine?
Vas-tu croire?.. Fi donc!.. Je sais que les maris....
Mais le tien! J'en réponds... Puis il est trop épris...
Oui, je le gagerais, c'est quelque bagatelle....
Le premier mois d'hymen un époux est fidèle.

ELISE.

Darcy n'est pas trompeur : dès que je le verrai,
Sur ce mystère-là je l'interrogerai.

MADAME DORFEUIL.

Es-tu folle? Comment? Compromettre ta mère!
Garde-t'en bien au moins : tu dois feindre, au contraire.
Le beau moyen vraiment de savoir ses secrets!
Tu n'en tirerais rien, et tu l'irriterais.
Il faut attendre, il faut agir avec prudence....
D'ailleurs c'est à des riens mettre trop d'importance.
Mais j'aperçois Darcy; laisse-moi lui parler :
Tu pourrais te trahir; il vaut mieux t'en aller.

ELISE à part.

Je me fie à Darcy; je lui rends bien justice,
Et pourtant quelque crainte en mon ame se glisse.

SCÈNE II.

MADAME DORFEUIL, ÉLISE, DARCY.

DARCY à madame Dorfeuil.

Je vous cherchais.

(à Elise.)

Pourquoi cet air rêveur? Bon Dieu!
Ma chère, qu'as-tu donc?

ELISE.

Moi? je n'ai rien... Adieu.

SCÈNE III.

MADAME DORFEUIL, DARCY.

DARCY à madame Dorfeuil.

Je ne puis concevoir cette tristesse étrange.

MADAME DORFEUIL.

Parfois, en peu de temps, des femmes l'humeur change.
Puis, si j'en peux juger d'après notre entretien,
Elle a quelques chagrins.

DARCY.

Des chagrins!

MADAME DORFEUIL.

Ce n'est rien.

Ils sont légers, les maux qu'un bon mari nous cause!
Mais enfin en ménage il faut si peu de chose
Pour troubler cette paix que l'on doit conserver.

DARCY.

Oui, vous avez raison; mais veuillez achever :
Apprenez-moi les torts dont elle peut se plaindre.

MADAME DORFEUIL.

Elle ne se plaint pas; mais elle paraît craindre
Que, vous livrant aux soins les plus minutieux,
Il ne lui reste plus rien à faire en ces lieux,
Et son mari (du moins si j'ai pu la comprendre)
Aux détails du ménage aime trop à descendre.

DARCY.

Croyez que ces détails sont fort peu de mon goût,
Et c'est elle qui vient me consulter sur tout.
Je suis assez surpris d'un reproche semblable :
De mes torts prétendus elle seule est coupable.

MADAME DORFEUIL.

Vous ne devez voir là qu'une preuve d'amour :
Elle a cru vous complaire ainsi jusqu'à ce jour.

DARCY.

Sa conduite vraiment me paraît singulière.
Eh quoi! Ne me rien dire et se plaindre à sa mère!

MADAME DORFEUIL à part.

C'est assez aujourd'hui; mais plus tard je prétends
Traiter avec Darcy d'autres points importans.

SCÈNE IV.

DARCY, MADAME DORFEUIL, PAUL.

PAUL bas à Darcy.

Monsieur, quelques apprêts restent encore à faire.
Il faut votre coup-d'œil.

MADAME DORFEUIL à part.

Quoi! toujours du mystère!

PAUL haut.

On vous attend.

DARCY.

J'y vais.

MADAME DORFEUIL.

Ah! souffrez, s'il vous plaît,
Darcy, que je me plaigne à vous de ce valet;
Vous voulez que vos gens me respectent, je pense:
Il m'a parlé tantôt avec une insolence!

PAUL à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc? J'ai manqué de respect?

DARCY.

Vous osez?..

PAUL.

Monsieur, je...

DARCY.

Soyez plus circonspect,
Ou je vous chasse.

PAUL.

Mais...

DARCY.

Taisez-vous!

(à Madame Dorfeuil.)

Je vous quitte ;
Mais je reviens bientôt.

PAUL en s'en allant, à part.

Belle-mère maudite!
J'enrage... Etre grondé lorsque l'on a raison!

SCÈNE V.

MADAME DORFEUIL seule.

Oh ! je veux mettre l'ordre enfin dans la maison.
De l'oncle Duchemin d'abord je les délivre :
Aux dépens de mon gendre ailleurs il peut bien vivre.
Sa présence me pèse, et du logis commun
Je prétends écarter ce parent importun.
Son utile départ préviendra des orages ;
Car tous ces grands parens sont des trouble-ménages.
Grondant, espionnant, difficiles, quinteux,
La discorde les suit : c'est la paix que je veux.
A la fixer ici travaillant sans relâche,
Je prétends m'acquitter de ma pénible tâche,
Et mes enfans, goûtant un bonheur éternel,
De mon séjour chez eux remercîront le ciel.
Voici l'oncle qui vient ; commençons notre ouvrage.
A partir de lui-même il faut que je l'engage.

SCÈNE VI.

MADAME DORFEUIL, DUCHEMIN.

MADAME DORFEUIL.

Le hasard à propos, Monsieur, vous offre à moi ;
Je voudrais avec vous causer un peu.

DUCHEMIN.

Sur quoi ?

MADAME DORFEUIL.

Monsieur, vous le saurez, si vous voulez m'entendre.

DUCHEMIN.

Volontiers : cependant ne pourriez-vous m'apprendre
Si cet entretien-là sera long ?

MADAME DORFEUIL.

Je ne sais ;
Oui... peut-être.

DUCHEMIN s'asseyant.

En ce cas je m'assieds ; commencez.
Parler debout me cause une fatigue extrême,
Et j'aime mieux m'asseoir : veuillez faire de même.

MADAME DORFEUIL à part.

Il est original.

(Haut.)

Non, je reste debout.

DUCHEMIN.

Ah ! si vous l'aimez mieux, restez ; chacun son goût.
Je vous attends.

MADAME DORFEUIL.

Monsieur...

(à part.)

C'est délicat.

DUCHEMIN.

Vous dites ?...

MADAME DORFEUIL.

Avez-vous réfléchi sur les fâcheuses suites
Que d'un tiers, d'un parent l'incommode séjour
Chez de jeunes époux peut amener un jour ?

DUCHEMIN.

Non.

MADAME DORFEUIL.

Ne pensez-vous pas que c'est une imprudence
De venir auprès d'eux fixer sa résidence ?
Réduit à se contraindre, ou prompt à les gêner,
C'est se forger des fers, ou bien leur en donner.
Au bout de quelque temps, la paix devient plus rare :
Mécontens l'un de l'autre, enfin on se sépare.

DUCHEMIN.

Je connais vos enfans ; vous vous trompez sur eux,
Et de vous posséder ils seront trop heureux
Pour vous donner jamais aucun sujet de plainte :
Là-dessus, croyez-moi, bannissez toute crainte.
A sortir de ces lieux pourquoi déjà songer ?
Vous pouvez avec nous demeurer sans danger.

MADAME DORFEUIL.

Avec étonnement, Monsieur, je vous écoute.
Vous croyez que de moi je vous parle ?

DUCHEMIN.

Sans doute.

De qui donc ?

MADAME DORFEUIL.

C'est de vous que je m'occupe ici ;
C'est dans votre intérêt que je parle.

DUCHEMIN.

Merci.

MADAME DORFEUIL.

Vous avez, je le sais, de la délicatesse :
Comment avez-vous pu d'un neveu, d'une nièce,
Sans que votre amour-propre en secret ait souffert,
Accepter le logis imprudemment offert ?
Gêner autrui n'est pas, je crois, votre méthode :
Mais un tiers, en ménage, est toujours incommode.
Instruit à vos dépens, vous-même, à votre tour,
De cette vérité vous conviendrez un jour.
D'une querelle grave ou d'un débat futile
Croyez-vous demeurer spectateur immobile ?
Non : pour juge souvent choisi par les époux,
L'arrêt par vous porté tournera contre vous.
Le raccommodement suivra, selon l'usage ;
Et le juge, pour prix de l'arrêt le plus sage,
Trouvant contre lui seul les deux époux aigris,
Dans le traité de paix ne sera pas compris :
De-là l'air froid, l'humeur, les paroles piquantes,
Et des valets grossiers les répliques choquantes.
L'esprit le plus tranquille et le plus patient
Pourrait-il supporter ce sort humiliant ?
En quittant ce logis, sachez vous y soustraire.
Combien il est plus doux de vivre solitaire !
C'est l'état le plus libre et le plus fortuné :
On ne gêne personne, et l'on n'est pas gêné.

DUCHEMIN.

Pourquoi donc êtes-vous ici ?

MADAME DORFEUIL.

Moi, je suis mère :
Je deviens pour ma fille un guide nécessaire
Dont elle ne saurait se passer un moment :
Notre position diffère entièrement.

DUCHEMIN.

Quoique vous m'annonciez un avenir funeste,
Tout oncle que je suis, en ce logis je reste.
Je m'y trouve à mon aise, et j'y vis sans souci.
J'aime fort mon neveu qui me chérit aussi;
Ma nièce me paraît une très-bonne fille;
Vous, vous venez encore augmenter la famille;
Tant mieux : vivons en paix. S'il survient des débats,
Arrangez-vous sans moi; je ne m'en mêle pas.
Pourquoi donc sur mon sort cette sollicitude
Qui vient à mes vieux jours offrir la solitude ?
Pourquoi, sans nul sujet, me tourmenter ainsi ?
Est-ce que je me plains, moi, de vous voir ici ?
Restez, et qu'en repos chacun de nous y meure.

MADAME DORFEUIL.

Ainsi vous demeurez en ces lieux ?

DUCHEMIN.

J'y demeure.

MADAME DORFEUIL.

Vous ne voulez pas voir combien, en mille instans,
Votre présence ici gênera mes enfans ?

DUCHEMIN.

Non; ils me le diraient.

MADAME DORFEUIL.

Mais vous rêvez, je pense.
Irait-on faire aux gens pareille confidence?
Ces choses-là, Monsieur, ne se disent jamais.

DUCHEMIN.

Pourquoi les dites-vous alors?

MADAME DORFEUIL.

Si je le fais,
C'est par pur intérêt pour vous.

DUCHEMIN.

Je vous rends grâce.
Intéressez-vous moins à moi.

MADAME DORFEUIL.

Ce ton me lasse.
Votre dessein, Monsieur, est-il de m'irriter?

DUCHEMIN.

Moi, pas du tout.... allons, pourquoi vous emporter?
Vous vous ferez du mal.

MADAME DORFEUIL à part.

Ah! ce sang-froid extrême,
En me déconcertant, me met hors de moi-même.
(Haut.)
Puisqu'à tous mes discours vous n'avez nul égard,
Moi-même je saurai hâter votre départ.
Sur ma fille, Monsieur, j'ai du crédit encore;
Elle peut disposer d'un mari qui l'adore.
Ils sentiront qu'ici vous êtes déplacé :
A quitter ce logis vous vous verrez forcé,

Et vous reconnaîtrez alors si je mérite
Les dédains insultans de ce flegme hypocrite,
Sous lequel vous voulez dérober à mes yeux
Le dépit de me voir établie en ces lieux.
Pour la dernière fois Monsieur peut-il me dire
S'il veut à mes conseils résister ou souscrire?...
Je ne me plaindrai pas du moins qu'il m'interrompt...
Mais ses yeux sont fermés... il dort... Ah! quel affront!..
(Criant.)
Monsieur!

DUCHEMIN s'éveillant.

Hein? qu'est-ce donc?... Mille pardons, Madame,
Mais je m'imaginais entendre encor ma femme.
Je me croyais encor grondé comme autrefois.
Dès que pour quereller on élève la voix,
Je m'endors aussitôt d'une ardeur sans égale :
Suite d'une habitude ancienne et conjugale.

MADAME DORFEUIL.

Ah! je ne puis souffrir qu'on m'outrage à ce point,
Voilà de ces affronts qu'on ne pardonne point.

DUCHEMIN.

Ah ça, qu'avez-vous donc?

SCÈNE VII.

MADAME DORFEUIL, DUCHEMIN, GÉRARD.

GÉRARD.

D'où provient ce tumulte,
Et que se passe-t-il?

MADAME DORFEUIL montrant Duchemin.

C'est Monsieur qui m'insulte!

DUCHEMIN.

Que dit-elle donc là ? l'insulter quand je dors!

MADAME DORFEUIL.

C'est Monsieur qui, mettant le comble à tous ses torts,
Par un calme affecté cherchait à me confondre,
Et feignait de dormir pour ne pas me répondre.

GERARD.

Ah! Monsieur Duchemin!

DUCHEMIN.

Ma parole d'honneur,
Je ne le feignais pas : je dormais de bon cœur.

MADAME DORFEUIL.

Fort bien : aux actions les propos se conforment.

DUCHEMIN.

Est-ce ma faute, à moi, si vos discours m'endorment ?

MADAME DORFEUIL.

C'en est trop ; avec vous je ne puis demeurer.
Que mon gendre prononce! il saura préférer,
Pour maintenir la paix dont son ame est jalouse,
A l'oncle du mari la mère de l'épouse.
Adieu, Monsieur.

SCÈNE VIII.

GÉRARD, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Vraiment, elle est folle à moitié.
Savez-vous bien pourquoi Madame a tant crié ?
C'est que j'ai refusé tout net une requête
Qu'il m'est permis pourtant de trouver malhonnête.

Elle veut que je quitte au plus tôt la maison;
Moi, j'y veux demeurer : je crois que j'ai raison.

GERARD.

Bravo! voilà déjà des traits de belle-mère.
Que disais-je? pourtant je dois être sincère,
Je ne m'attendais pas à voir l'événement
Justifier sitôt mon noir pressentiment.
Entrée hier, la dame aujourd'hui vous querelle!
Je n'avais pas compté sur cet excès de zèle.

DUCHEMIN.

En demeurant ici, je dois faire un aveu:
Si mon départ était utile à mon neveu,
Je n'hésiterais pas : il sait bien que je l'aime.
Mais je suis en ces lieux installé par lui-même;
J'y vis content, sans bruit, de rien ne me mêlant,
Et je ne deviendrai jamais plus turbulent.
On ne change pas trop, lorsque l'on a mon âge.

GERARD.

Votre présence ici lui donne de l'ombrage.
Elle craint un obstacle à son autorité,
Et prétend régner seule et sans rivalité.

DUCHEMIN.

Qu'elle règne et me laisse.

SCÈNE IX.

DUCHEMIN, GÉRARD, DARCY.

GERARD.

Eh! viens donc, heureux gendre,
Qui pour ta belle-mère as un amour si tendre;

Viens me voir, revenu de ma prévention,
Me ranger, tout confus, à ton opinion,
Et te féliciter sur ton bonheur étrange :
Tu me le disais bien, cette femme est un ange.

DARCY.

Que veux-tu dire?

GERARD.

Moi? j'admire sa bonté,
Et l'oncle Duchemin surtout en est flatté.
Pour son bonheur futur un zèle ardent l'inspire :
Elle veut de chez toi doucement l'éconduire.

DARCY.

Quoi! mon oncle, de vous tenter de me priver!

GERARD.

Ce n'est rien; laisse-la, je te prie, achever.
Tu dois de son amour attendre plus encore,
Et ta félicité n'est là qu'à son aurore.

DARCY.

Non; d'arrêter le mal je saurai me charger:
Mais ce que l'on m'apprend est fait pour m'affliger.
Quand je voudrais livrer mon ame tout entière
Au plaisir de fêter l'épouse qui m'est chère,
D'un devoir aussi doux faut-il être distrait!

GERARD.

Pour la fête d'Elise, à propos, tout est prêt?

DARCY.

Oui.

GERARD.

C'est bon; je vais faire une courte visite.
Pour revenir plus tôt, mon ami, je te quitte.

DARCY.

Je t'attends.

GERARD revenant sur ses pas.

Pauvre ami, je te plains à présent.
Aussi, pour éviter le sort peu séduisant
Qu'au mari de sa fille une mère destine,
Si je prends femme un jour, j'épouse une orpheline.

(Il sort.)

DUCHEMIN.

De madame Dorfeuil ne va pas t'effrayer :
Crois-moi, songe à ta fête et laisse-la crier.

SCÈNE X.

DARCY, DUCHEMIN, MADAME MERICOUR, ensuite MADAME DORFEUIL.

MADAME MERICOUR.

Redoutant qu'un valet, par quelque maladresse,
Ne trahît des secrets où mon cœur s'intéresse,
J'ai préféré, Darcy, dans cette occasion,
Moi-même m'acquitter de la commission.

MADAME DORFEUIL de loin, à part.

Encore cette femme en ces lieux !

MADAME MERICOUR.

Le mystère
A vos tendres projets est surtout nécessaire.

MADAME DORFEUIL à part.

Que signifie?...

MADAME MERICOUR.

Il faut qu'Elise ignore tout.

DARCY.

Ah ! vous êtes charmante.

MADAME DORFEUIL à part.

Ecoutons jusqu'au bout.

(Elle entre dans un cabinet.)

MADAME MERICOUR donnant un portrait à Darcy.

Recevez de ma main cette imparfaite image,
Qui d'un fidèle amour va devenir le gage.

DUCHEMIN.

Ce portrait est frappant.

DARCY.

Que de bonté!

DUCHEMIN.

Fort bien.
Ma nièce, j'en suis sûr, ne se doute de rien.
Moi, qui suis très-discret, j'ai toujours su me taire.
Défions-nous surtout de notre belle-mère.
De crainte de surprise, allons, séparons-nous.

DARCY à madame Méricour.

N'allez pas oublier l'heure du rendez-vous.

MADAME MERICOUR.

Non ; mais je ne veux pas qu'Elise ici me voie.
Je me sauve.

DARCY.

A tantôt.

MADAME MERICOUR.

A tantôt.... Quelle joie
De tromper votre femme ainsi !

SCÈNE XI.

MADAME DORFEUIL seule, sortant du cabinet.

Dieu ! quelle horreur !
Ma fille !... oh ! c'est trop fort ! j'étouffe de fureur.
Où suis-je ?... quel scandale et que viens-je d'entendre !
Je n'aurais jamais pu le croire de mon gendre....
Sitôt !... Et cette femme !... et cet oncle impudent !
De cette affreuse intrigue être le confident,
S'applaudir de garder le secret des coupables !
A son âge, tremper dans des complots semblables !...
C'est un fourbe profond : je l'avais bien jugé,
En lui voulant d'ici faire prendre congé.
Mais ma fille ! comment la tirer de l'abîme ?
Comment ?... Ah ! la voici, l'innocente victime.

SCÈNE XII.

MADAME DORFEUIL, ELISE.

MADAME DORFEUIL prenant Elise entre ses bras.

Ma pauvre enfant, hélas !

ELISE.

Ma mère, quel chagrin ?...

MADAME DORFEUIL.

Je gémis, mon enfant, sur ton triste destin.
A ton âge faut-il te voir sacrifiée,
Toi, si bonne, si douce, à peine mariée,

A qui l'hymen semblait promettre le bonheur!

ELISE.

Que veut dire?...

MADAME DORFEUIL.

Mais non; c'est peut-être une erreur.
Mon gendre ne peut pas... Je m'abuse sans doute.
Pourtant j'ai vu, bien vu.

ELISE.

Vous m'effrayez.

MADAME DORFEUIL.

Ecoute:
Sache avec fermeté porter les coups du sort,
Et faire sur toi-même un courageux effort.
Lorsque ton époux manque à la foi conjugale,
Ne va pas de tes pleurs réjouir ta rivale.

ELISE.

Ma rivale!.. Achevez.

MADAME DORFEUIL.

Oui, tu dois tout savoir.
Ici même, à l'instant, le hasard m'a fait voir
Madame Méricour près d'un époux volage,
Employant de l'amour le doucereux langage,
Et dans ses mains enfin remettant son portrait.

ELISE.

Qu'entends-je! se peut-il!

MADAME DORFEUIL.

Leur entretien secret
Avait pour seul témoin cet oncle, leur complice,
Dont je me défiais avec trop de justice.

ELISE.

Darcy me frapperait de ce coup imprévu!...
Oh! non, vous vous trompez.

MADAME DORFEUIL.

Je te dis que j'ai vu.
Comment interpréter leur tendre intelligence,
Et le don du portrait, frappant de ressemblance?
Ils ne s'expliquaient point dans un langage obscur;
Je ne me trompe pas : va, mon coup-d'œil est sûr,
Et déjà pressentant une intrigue pareille,
J'avais surpris entr'eux quelques mots à l'oreille.
Ah! les maris! ... Le tien, grand Dieu! sitôt changer!..
Oh! je le gagerais; c'est un goût passager.
Il t'aime dans le fond; cette perfide amie
L'a séduit un moment par sa coquetterie :
Il va te revenir encor plus amoureux....
Mais ses torts envers toi n'en sont pas moins affreux.

ELISE.

Qu'ai-je entendu?... Darcy devenir infidèle!
Me tromper!... En effet, oui, je me le rappèle,
Il n'est plus maintenant pour moi ce qu'il était,
Et je le vois rêveur, préoccupé, distrait;
Depuis deux jours surtout il me quitte sans cesse...
Hélas! c'était trop peu de perdre sa tendresse :
Pour me porter encor les plus sensibles coups,
Madame Méricour s'unit à mon époux.
Non, celle qui m'aimait aux jours de notre enfance
Ne peut pas sans remords trahir ma confiance;
Je la plains, et je plains encore plus Darcy :
Il doit souffrir beaucoup en me trompant ainsi.

MADAME DORFEUIL.

A quel point ton bon cœur t'abuse sur leur compte,
Chère enfant ! loin d'avoir des remords, de la honte,
Ils semblent s'applaudir de cette trahison.
Sans toi, j'aurais déjà quitté cette maison :
Mais je veux déjouer une trame funeste,
Et c'est pour ton bonheur, ma fille, que je reste.
Pourquoi suis-je partie ? hélas! oui ; tout le mal
Vient, je n'en puis douter, de ce départ fatal.
Tu n'avais près de toi personne pour te dire
Comment près de Darcy tu devais te conduire,
Et peut-être ton cœur s'accuse-t-il tout bas
De quelques graves torts dont tu ne m'instruis pas.
Peut-être t'a-t-il vu souvent le contredire.

ELISE.

Non; à tout ce qu'il veut je suis prête à souscrire :
Je me fais une loi de son opinion.

MADAME DORFEUIL.

Tant pis ; il faut un peu de contradiction.
La concorde fatigue et devient monotone :
On ennuie un époux à force d'être bonne.
Mais ta coupable amie, ah ! je la confondrai ;
A mon gendre, en secret, bientôt je parlerai,
Et l'oncle... Le voici, cet oncle que j'abhorre ;
Sortons... j'éclaterais ; il n'est pas temps encore.

(Elle sort.)

ELISE.

Je vous suis... Dieu! quel poids vient oppresser mon cœur!
Et ce matin encor je croyais au bonheur.

SCÈNE XIII.

ÉLISE, DUCHEMIN.

DUCHEMIN arrêtant Elise.

Eh bien! qu'avez-vous donc? me fuyez-vous, ma nièce?

ELISE.

Ah! laissez-moi, Monsieur.

DUCHEMIN.

Comment? que je vous laisse!
Que vous ai-je donc fait?

ELISE.

Vous le savez assez.

DUCHEMIN.

Du tout. Apprenez-moi...

ELISE.

De grâce, finissez.
Je me retire.

DUCHEMIN.

Mais...

ELISE.

Envers moi bien coupable,
Si de quelques remords votre cœur est capable,
Rappelez-vous, Monsieur, que le mien vous aimait;
Que ce cœur qui, pour vous, chaque jour exprimait
Le plus profond respect, l'amitié la plus tendre,
A votre trahison ne devait pas s'attendre.

SCÈNE XIV.

DUCHEMIN, ensuite DARCY.

Tout ce qu'elle m'a dit est pour moi de l'hébreu.
Voilà qui se complique... Ah! c'est toi, mon neveu!
Tu pourras m'éclairer et me dire peut-être
Pourquoi ta femme en moi se plaît à voir un traître.
Sais-tu ce que j'ai fait pour mériter ce nom?

DARCY.

Comment?

DUCHEMIN.

Oui, l'on m'accuse ici de trahison.

DARCY.

Qui?

DUCHEMIN.

Ta femme.

DARCY.

Vraiment?

DUCHEMIN.

Oui.

DARCY.

Voilà qui m'étonne.

DUCHEMIN.

Je ne me souviens pas d'avoir trahi personne.
Qu'a-t-elle voulu dire?

DARCY.

Ah! je vois à regret
Que de sa mère encor c'est quelque nouveau trait.

DUCHEMIN.

Oui, cette mère-là va lui tourner la tête.

DARCY.

Constamment occupé des détails de la fête,
Je n'ai pu voir Elise encore un seul moment,
Afin d'en obtenir quelque éclaircissement.
Un entretien pourtant me serait bien utile.

SCÈNE XV.

DARCY, DUCHEMIN, PAUL.

PAUL.

Monsieur, vos conviés arrivent à la file.

DARCY.

Je vais les recevoir.

MADAME DORFEUIL en dehors.

Impertinent valet!

DARCY.

Qui cause donc ce bruit, Paul?

PAUL.

Eh mais, s'il vous plaît,
C'est madame Dorfeuil qui, rouge de colère,
A toute la maison a déclaré la guerre.
Elle avait commencé par moi; mais son courroux,
Croissant de plus en plus, s'exhale contre tous.
Elle nous fait subir mille interrogatoires,
Ote, en grondant, les clefs de toutes les armoires,
Et veut de la maison nous faire renvoyer.
C'est un plaisir, vraiment, de l'entendre crier.

Les voisines déjà, toutes scandalisées,
Pour mieux jouir du bruit, se mettent aux croisées.
(A part.)
La voici ; je m'enfuis : c'est assez pour un jour ;
Laissons-la quereller Monsieur : chacun son tour.

SCÈNE XVI.

DARCY, DUCHEMIN, MADAME DORFEUIL.

MADAME DORFEUIL.

Quel désordre, bon Dieu ! Quels valets sont les vôtres !
La paresse des uns, l'insolence des autres,
Tout dans cette maison excite justement,
Mon gendre, les éclats de mon ressentiment ;
Et certes, vous devez partager ma colère :
On manque de respect à votre belle-mère.

DARCY.

Madame, pardonnez; mais ne pourrai-je enfin
Savoir comme il se fait que, depuis ce matin,
La discorde paraisse élire domicile
Dans ce logis, hier encore si tranquille ?
Daignez me l'expliquer : un pareil changement
A droit, vous l'avoûrez, à mon étonnement.
Le respect me défend d'en dire davantage.

MADAME DORFEUIL.

Vous m'étonnez aussi, Monsieur, par ce langage,
Et je devais peut-être en attendre un plus doux,
Quand je travaille à mettre enfin l'ordre chez vous.

DARCY.

Oui ; mais cet ordre-là , Madame , m'épouvante :
Le désordre vaut mieux, et moi, je m'en contente.

MADAME DORFEUIL.

De mon zèle pour vous vous blâmez les élans ?
Vous osez soutenir des valets insolens !

DARCY.

Je ne les soutiens point ; votre zèle est très-rare ;
Je suis, si vous voulez, un homme fort bizarre ;
Mais de la paix chez moi j'ai toujours fait grand cas ;
Je l'avais : maintenant pourquoi ne l'ai-je pas ?

MADAME DORFEUIL.

Ah ! j'entends : mon aspect commence à vous déplaire.

DARCY.

Je ne dis pas cela.

MADAME DORFEUIL.

Dites-vous le contraire ?

DARCY.

Je dis... que j'aime fort chez moi vivre en repos.

MADAME DORFEUIL.

Mais pensez-vous, Monsieur, qu'il serait à propos
Que je vous délivrasse enfin de ma présence ?...
Vous ne répondez pas... J'entends votre silence.
Mais vous serez trompé dans votre aimable vœu,
D'un oncle si perfide ô trop digne neveu !

DUCHEMIN.

Ah ! bon ; voilà mon tour.

MADAME DORFEUIL.

Ma fille infortunée
Ne sera point par moi trahie, abandonnée ;

Près d'elle, en ce logis, je resterai toujours.
Hélas! je suis à temps venue à son secours.
Quelle eût été pourtant sa destinée affreuse!
La pauvre enfant, sans moi, se trouvait bien heureuse;
Mais me voilà, Messieurs; j'ai su vous démasquer.

DUCHEMIN.

Cela n'est pas fort clair.

DARCY.

Veuillez vous expliquer;
Car je ne comprends rien à ce nouveau mystère.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ELISE.

MADAME DORFEUIL.

De son amour pour toi l'on veut punir ta mère,
Ma fille, et ton mari, contre moi furieux,
Prétend, sans nul égard, me chasser de ces lieux.

DARCY.

Qui, moi? Je n'ai pas dit....

ELISE.

Monsieur, je vous conjure
De ne point ajouter une nouvelle injure
Aux outrages cruels que, sans les mériter,
Je me trouve aujourd'hui réduite à supporter.
D'une épouse sitôt trahie et délaissée
Que la mère par vous ne soit point offensée.

DARCY.

Elise, que dis-tu? moi, te trahir, jamais!
Peux-tu croire?...

MADAME DORFEUIL.

Fort bien; niez tous vos forfaits.
Nous n'en attendons pas ici la confidence :
Mais d'un oncle chéri l'excessive prudence
N'a pu les dérober à mes regards perçans.

DUCHEMIN.

Encore moi!

DARCY à part.

Je crois qu'elle a perdu le sens.

MADAME DORFEUIL à Duchemin.

Vieillard pervers, c'est vous, vous surtout que j'accuse.

DUCHEMIN.

Moi?

MADAME DORFEUIL.

Vous, qui paraissant étranger à la ruse,
Sous les dehors trompeurs de la simplicité,
Cachez un cœur affreux par le vice gâté.
Mon gendre est bon, sincère; il adorait sa femme :
Vous l'aurez entraîné dans quelque piége infâme,
Affreux machinateur!

DARCY.

Je ne vous comprends pas.

ELISE.

Ma mère, calmez-vous.

DUCHEMIN.

C'est du galimatias.

MADAME DORFEUIL à Duchemin.

N'êtes-vous pas honteux de jouer, à votre âge,
Dans une telle intrigue, un pareil personnage?
Est-ce ainsi qu'un vieillard, un oncle doit agir?
Aider le vice, fi! vous devriez rougir.

DUCHEMIN.

Je voudrais de mon crime être informé d'avance :
Car je ne puis vraiment rougir de confiance.

DARCY.

Plus clairement enfin, Madame, expliquez-vous.

MADAME DORFEUIL.

Quelle audace!... ah! ma fille, avec qui sommes-nous!...
Dans quel moment encor la trahison s'apprête!
Le jour de mon retour et celui de ta fête.

DARCY à part.

Cette indiscrétion encore lui manquait.

DUCHEMIN à part.

Des femmes la fureur redouble le caquet.

ELISE.

Ma fête?

MADAME DORFEUIL.

Oui, c'est ta fête, oui, je te le répète :
C'est les larmes aux yeux que je te la souhaite.
Tandis qu'on s'occupait de criminels projets,
Chère enfant, en ces lieux moi seule j'y songeais.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, GÉRARD, MADAME MÉRICOUR.

GERARD à Darcy.

Exact au rendez-vous, je t'amène Madame.

ELISE.

Madame Méricour! ô ciel!

MADAME DORFEUIL.

Fuis cette femme.
Son odieux aspect te fait mal, je le voi;
Ah! viens, pour l'éviter, t'enfermer avec moi.

ELISE.

Non, le trouble où je suis ne saurait se dépeindre.

MADAME DORFEUIL l'emmenant.

O ma fille, sans moi que tu serais à plaindre!

(Elles sortent.)

DARCY.

Je ne sais que penser... ah! grand Dieu! quels éclats!
Pour m'éclaircir de tout je dois suivre leurs pas.
Madame, mes amis, pardonnez, je vous prie.

SCÈNE XIX.

GÉRARD, MADAME MÉRICOUR, DUCHEMIN.

MADAME MERICOUR à Gérard.

Quel est donc le sujet de cette brouillerie?

GERARD.

(A Duchemin.)

Je n'en sais rien; et vous, le savez-vous?

DUCHEMIN.

Moi? non,
Ni mon neveu non plus.

GERARD.

N'avais-je pas raison?
Mes présages sont vrais, et ce nouvel orage
De madame Dorfeuil est encore l'ouvrage.

DUCHEMIN.

Vous l'avez dit.

GERARD.

Partout je reconnais sa main.
Elle devait attendre au moins jusqu'à demain.
Par ses soins maternels notre fête est troublée.

MADAME MERICOUR.

Mais Elise !... pourquoi fuir ainsi désolée?
Heureuse ce matin, quel soudain changement!

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, PAUL.

PAUL.

Je viens vous annoncer un autre événement.

GERARD.

Qu'est-ce encor?

PAUL.

Tout le monde avec impatience
De Madame, au salon, attendait la présence.
Un improvisateur, pour la fête venu,
Sitôt qu'elle entrerait, sur un air très-connu,

Devait improviser, pour cette circonstance,
Quelques jolis couplets qu'il fredonnait d'avance.
Elle entre avec sa mère, et notre homme soudain
Entonne à pleine voix l'air du chœur de Robin :
« Amis diligens, nous... » Mais notre belle-mère,
Interrompant son chant d'un ton plein de colère :
Il s'agit bien ici, dit-elle, de chanson !
Elle et sa fille en pleurs traversent le salon,
Et l'improvisateur, que cela déconcerte,
Reste le bras en l'air et la bouche entr'ouverte.
Il avait l'air tout sot.

DUCHEMIN.

Parbleu, je le crois bien ;
Il était comme nous : il n'y comprenait rien.

PAUL.

La société reste un moment interdite.
L'air troublé, furieux, Monsieur paraît ensuite,
Et sans dire un seul mot, sans jeter un coup-d'œil,
Il court après sa femme et madame Dorfeuil.
Vous jugez du scandale : on chuchotte, on murmure ;
On quitte le salon ; on remonte en voiture,
Et l'improvisateur s'en va, tout en courroux,
Improviser ailleurs les couplets faits pour nous.

GERARD à madame Méricour.

Dans ces tristes débats qui troublent un ménage,
Un étranger toujours joue un sot personnage.
Partons ; ne revenons, croyez-moi, dans ce lieu
Que quand la belle-mère aura jeté son feu.

MADAME MERICOUR.

Allons... mais ce désordre est extraordinaire.

GERARD.

Non : dans cette maison loge une belle-mère.

SCÈNE XXI.

DUCHEMIN, PAUL.

PAUL.

Eh bien, la fête est gaie.

DUCHEMIN.

Oui.

PAUL.

Quel accord touchant!
Avez-vous vu jamais un esprit plus méchant?
Nous tourmenter ainsi, crier, gronder sans cause!

DUCHEMIN.

Bah!.. ma femme, mon cher!.. c'était bien autre chose.





ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERARD, PAUL.

GERARD.

Je te trouve à propos.

PAUL.

C'est vous, monsieur Gérard?

GERARD.

Oui, Paul, je viens savoir si, depuis mon départ,
La concorde chez vous est enfin rétablie.

PAUL.

Bon! comment voulez-vous qu'on se réconcilie
Et que dans la maison les choses aillent mieux?
Celle qui brouille tout est toujours en ces lieux.

GERARD.

Tout me semble pourtant dans une paix profonde.

PAUL.

Ah! c'est qu'après avoir querellé tout le monde,
Dans son appartement elle a fui comme un trait,
Entraînant dans ses bras sa fille qui pleurait.
Sur elle à double tour elle a fermé la porte.
C'est en vain que Monsieur sonne, prie et s'emporte
Pour obtenir au moins un moment d'entretien:
Sourd au fracas qu'il fait, on ne lui répond rien.
Ah! si vous le voyiez! la fureur le domine;
Contre la belle-mère il tempête, il fulmine.

GERARD.

Allons, c'est quelque chose.... et l'oncle Duchemin ?

PAUL.

De la salle à manger il a pris le chemin.
Le cher oncle est réglé : qu'on gronde, rie, ou pleure,
Il faut que tous les jours il dîne à la même heure.
Il est encore à table, et tranquille à l'écart,
Du festin de la fête il mange seul sa part.

GERARD.

Je veux troubler un peu ce repas solitaire.
Va vite de ce pas chercher la belle-mère ;
Dis-lui que Duchemin demande à lui parler :
Elle quittera tout pour l'aller quereller.

PAUL.

C'est contre lui surtout que la fureur l'anime.

GERARD.

Bon ! tandis qu'il sera sa tranquille victime,
Obtiens que, sans tarder, Elise vienne ici ;
Mais d'abord hâte-toi de m'envoyer Darcy.
Je veux absolument terminer leur querelle.

PAUL.

Je vais, pour vous servir, joindre l'adresse au zèle.
Mais si l'on veut qu'ici la paix puisse durer,
De notre belle-mère il faut nous délivrer.
Point de salut pour nous sans cela.

SCÈNE II.

GERARD seul.

Comment faire ?
Il dit vrai ; son départ est un point nécessaire.

Pour atteindre ce but quels moyens employer?
A ce mot elle va d'abord se récrier.
Le projet est hardi.... mais il faut qu'on le tente;
A quitter ce logis il faut qu'elle consente,
Et de troubles nouveaux nos époux préservés,
Retrouveront la paix dont on les a privés.
Oui, c'est un couple fait pour s'aimer, pour s'entendre.

SCÈNE III.

GERARD, DARCY.

GERARD.

Eh bien! mon cher Darcy, que vient-on de m'apprendre?
Ta femme et toi, toujours brouillés?

DARCY.

Oui.

GERARD.

Mais pourquoi?

DARCY.

Je ne sais.... tu me vois furieux.

GERARD.

Calme-toi.

DARCY.

Le puis-je, en me voyant outrager de la sorte?

GERARD.

Ta belle-mère seule a tout fait.

DARCY.

Que m'importe?
Elise n'en est pas moins coupable à mes yeux.
Ai-je donc mérité cet éclat odieux?

Elle connaît mon cœur et sait que je l'adore,
Que j'en fais mon bonheur, et si (ce que j'ignore)
Des rapports mensongers l'aigrissent contre moi,
A-t-elle dû les croire et douter de ma foi?
Ce qui se passe ici n'est-il pas trop bizarre?
Une mère en fureur d'Elise me sépare;
Je suis un criminel, on m'accuse, on me fuit,
Et de mon crime encor je ne suis pas instruit!

GERARD.

Ta belle-mère seule....

DARCY.

Et pour doubler ma peine,
Dans quel moment éclate une pareille scène!
C'est devant des parens, des amis invités.
Les voilà contre moi maintenant irrités!
Ils publîront partout mes débats domestiques,
Et je vais essuyer mille traits satiriques.
Elise!

SCÈNE IV.

DARCY, GERARD, ELISE.

ELISE à Gérard.

Je me rends à vos vœux; mais pardon:
J'ai cru vous trouver seul.

GERARD.

Restez, Madame.

ELISE.

Non;
Laissez-moi fuir Monsieur; souffrez que je vous quitte.

GERARD.

Entendez-le d'abord, vous le fuirez ensuite.

ELISE.

Je reste.... pour vous seul.

GERARD.

Je veux, en bon ami,
Terminer des débats dont mon cœur a gémi.
Répondez, quelle cause ici les a fait naître?
Oui, ce titre d'ami m'autorise peut-être
A me mêler un peu des secrets du logis :
Vous ne m'en voudrez pas; c'est pour vous que j'agis.

ELISE.

Eh mais, Monsieur a dû vous instruire....

GERARD.

Il me jure
Qu'il ne sait rien du tout.

DARCY.

Non, certes.

ELISE.

J'étais sûre
Que Monsieur, renonçant à se justifier,
Feindrait d'ignorer tout, ou saurait tout nier.

DARCY.

Nier?... Mais que faut-il, Madame, que je nie?
Sans doute on m'a noirci par quelque calomnie.
Que je sache du moins, pour vous désabuser,
De quel crime si grand on a pu m'accuser.

ELISE.

Ce langage est, Monsieur, une insulte nouvelle.
Et que voulez-vous donc qu'ici je vous révèle?
Ce que vous avez fait, vous le savez trop bien.

GERARD.

Oui, vous avez raison; mais moi, je n'en sais rien,

Et si vous persistez à tenir ce langage,
Je n'en pourrai jamais apprendre davantage.

DARCY.

Je devine la main qui me porte ces coups;
Je sais quel ennemi vient se mettre entre nous,
Et madame Dorfeuil...

ELISE.

Ah! respectez ma mère!
Il est vrai, sur vos torts c'est elle qui m'éclaire,
Et guérie à jamais d'une bien douce erreur,
Je lui dois de connaître à présent votre cœur.
En dessillant mes yeux, la vérité m'accable.
Il m'en coûte beaucoup de vous croire coupable,
De renoncer sitôt à vous, à votre amour,
Qui n'eût pas dû finir, qui n'a duré qu'un jour,
A ces plans de bonheur que je formais d'avance:
Mais je ne puis, hélas! repousser l'évidence;
L'amour et l'amitié m'ont trahie à la fois.
Ah! comment en douter? Je le sais, je le vois;
Et ce don que vous fit une amie infidèle,
Ce portrait qu'aujourd'hui vous avez reçu d'elle,
Ce gage d'un amour si tendre, si soudain,
Est de votre inconstance un garant trop certain.

DARCY.

Comment? que dites-vous?

ELISE.

Je dis qu'une rivale,
Madame Méricour, tantôt, dans cette salle,
Vous fit don d'un portrait.

DARCY.

Il est vrai, j'en convien.

ELISE.

Eh bien?

DARCY.

Mais ce n'est pas son portrait; c'est le mien.

ELISE.

Ciel! le vôtre!

DARCY.

A servir ses amis toujours prête,
Madame Méricour le fit pour votre fête,
Et sans l'orage affreux dans ces lieux excité,
Madame Méricour vous l'aurait présenté.

ELISE à Gérard.

Ah! Monsieur, dois-je croire à ce qu'il vient de dire?

DARCY lui montrant le portrait.

Non, non, ne m'en crois pas; regarde.

ELISE.

Je respire.
Sur ton cœur, cher Darcy, combien je m'abusais!
Tu t'occupais de moi, lorsque je t'accusais.
Me pardonneras-tu mon injuste colère?

DARCY.

L'amour seul la causa : la source m'en est chère.

ELISE.

Ah! mon ami, comment expier mon erreur?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DORFEUIL.

MADAME DORFEUIL.

Eh quoi! ma fille ici, près d'un mari trompeur!

ELISE.

Non, Darcy ne l'est point.

MADAME DORFEUIL.

Comment, que veux-tu dire?
A te désabuser rien n'a donc pu suffire,
Et ce fatal portrait, ici même donné,
Que j'ai vu...

ELISE.

Ce portrait !... il m'était destiné;
C'est celui de Darcy qui pour moi le fit peindre.
De son amour constant je n'avais rien à craindre.
Sous vos yeux, de ma fête, ici même, aujourd'hui,
Madame Méricour s'occupait avec lui.

MADAME DORFEUIL.

La preuve de cela ? dites.

ELISE.

Le portrait même.

MADAME DORFEUIL.

(Elle le montre à madame Dorfeuil.)

Je me serais trompée!... Ah ! ma joie est extrême.
Mon gendre, embrassez-moi; veuillez me pardonner
D'avoir injustement osé vous soupçonner.
De vous voir innocent, d'honneur, je suis ravie.
Allons, faisons la paix, et pour toute la vie.

DARCY bas à Gérard.

Dans le fond elle est bonne.

GERARD bas.

Excellente en effet.

MADAME DORFEUIL.

Tout le mal cependant c'est vous qui l'avez fait;

Je vous connais ; je sais que vous êtes sincère ;
Mais d'autres trouveraient fort extraordinaire
Qu'une femme jolie et coquette, en secret,
D'un homme jeune, aimable, entreprît le portrait.
Cela suppose enfin plus d'un doux tête-à-tête,
Et d'autres blâmeraient de tels apprêts de fête.
Votre femme aurait tort d'accuser votre cœur ;
Mais elle le pourrait peut-être, à la rigueur.

DARCY.

Non, je la connais trop pour l'en croire capable.

ELISE.

Je ne croirai jamais que Darcy soit coupable.
Mais j'ose le trouver envers vous trop discret :
N'eût-il pas dû vous mettre aussi dans le secret ?

MADAME DORFEUIL.

Ma fille, que veut dire une pareille plainte,
Et pourquoi réveiller une querelle éteinte ?
Que faites-vous ? ô ciel !... Elise, gardez-vous
De vous abandonner à des soupçons jaloux.
Ah ! si la jalousie ici trouvait entrée,
A des troubles sans fin votre maison livrée
Deviendrait un séjour odieux à tous deux ;
Et pour me dérober à ce spectacle affreux,
Je vous fuirais.

DARCY.

Pourtant vous auriez tort peut-être
De blâmer des soupçons que vous auriez fait naître.

MADAME DORFEUIL.

Je les aurais fait naître ! et de quelle façon ?

DARCY.

Par des réflexions faites d'un certain ton,

Plus perfides cent fois, s'il faut que je le dise,
Qu'une accusation bien franche et bien précise.

MADAME DORFEUIL.

Ah! mes réflexions vous blessent? c'est cruel.
Vous vouliez m'imposer un silence éternel?
Vous n'y parviendrez pas.

GERARD à part.

Ce serait impossible.

MADAME DORFEUIL.

Ma fille avait raison ; à mon affront sensible,
D'un silence équivoque elle a dû s'indigner;
Et moi, mon cœur trop bon voulait vous épargner!
Pourquoi ne pas m'admettre à votre confidence?

DARCY.

Ce n'était de ma part qu'un excès de prudence.
Je craignais....

MADAME DORFEUIL.

Vous craigniez mon indiscrétion?
Je dois vous savoir gré de la précaution.
Pour moi, convenez-en, elle était obligeante :
Ainsi vous me jugez bavarde, inconséquente.

DARCY.

Madame, permettez que je parle.

MADAME DORFEUIL.

A quoi bon?
Vous ne pouvez donner de meilleure raison,
Trop heureux qu'on vous croie et que l'on vous pardonne!

DARCY à part.

Une querelle encor!

GÉRARD bas.

Dans le fond elle est bonne.

MADAME DORFEUIL.

Loin de moi le dessein de rien envenimer!
Mais des esprits méchans auraient pu présumer
Que ce don, qui nous cause une aimable surprise,
N'était peut-être pas destiné pour Elise,
Et qu'enfin ce portrait n'est pas celui qu'ici
Madame Méricour remettait à Darcy.

GERARD à part.

C'est encor mieux, ceci.

DARCY.

Ciel! quel nouvel outrage!

ELISE.

Oh! vous allez trop loin, ma mère....

MADAME DORFEUIL.

Quel langage!
Unissez-vous à lui pour oser me blâmer.
Vous êtes des ingrats; mais moi, je sais aimer,
Et sans m'inquiéter de votre ingratitude,
Du bonheur de tous deux faisant ma seule étude,
Je saurai tout braver, plaintes, larmes, courroux :
Je veux vous rendre heureux, même en dépit de vous.

SCÈNE VI.

DARCY, ELISE, GERARD.

DARCY.

Pour le coup, c'est trop fort.

GERARD.

Tu vois, rien ne l'arrête.
Que dis-tu maintenant du bonheur qu'on t'apprête?

Quelle femme!... avec vous conservez-la long-temps :
Il est si doux chez soi d'avoir de bons parens!

DARCY.

Mon cœur qu'avec plaisir elle irrite, elle blesse,
Peut-il garder pour elle encor quelque tendresse?
Divisés par ses soins, on s'explique, on s'entend :
Elle ne fait ici que paraître un instant,
Et comme si la paix fuyait à son approche,
Mon Élise m'adresse un injuste reproche.
Juge combien il dut être cruel pour moi,
Puisque c'est le premier que j'ai reçu de toi.
Je dois haïr ta mère; elle seule en est cause.

ELISE.

J'avais tort, je le sens, mon ami; mais je n'ose
Te demander encore un généreux pardon.

DARCY.

Ton cœur, n'est-il pas vrai, ne garde aucun soupçon?

ELISE.

Non.

GERARD.

D'une belle-mère ô magique influence!
Voyez, on est toujours d'accord... en son absence.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DUCHEMIN.

GERARD.

Eh! d'où venez-vous donc?

DUCHEMIN.

De la salle à manger,
Où madame Dorfeuil, pour me faire enrager,

M'a fait tantôt encore une scène effroyable.

GERARD.

Quoi! même quereller les gens qui sont à table!
Elle vous a peut-être empêché de dîner?

DUCHEMIN.

Oh! non, vous le savez, rien ne peut m'étonner.
La laissant à grands cris évaporer sa bile,
Je ne l'écoutais pas et je dînais tranquille.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PAUL.

(Duchemin s'assied pendant cette scène.)

DARCY.

C'est toi, Paul; que veux-tu?

PAUL.

J'en suis bien affligé;
Mais je vous viens, Monsieur, demander mon congé.

DARCY.

Pourquoi cela?

PAUL.

Le bruit a pour moi peu de charme,
Et dans votre maison c'est un nouveau vacarme.
Oui, madame Dorfeuil...

DARCY.

Encore!

PAUL.

Avec bonté
Par votre père et vous je fus toujours traité.

GERARD.

Il faut qu'un de vous deux se charge de ce soin,
Et dans un entretien l'y prépare de loin.

ELISE.

Ce ne sera pas moi.

DARCY.

Ni moi non plus.

GERARD.

Courage!
Je ne puis m'en mêler pourtant, et c'est dommage:
Car il faudrait ici pour négociateur
Quelque esprit ferme à qui le bruit ne fît pas peur.

DUCHEMIN *se levant.*

Me voilà.

DARCY.

Quoi! vous-même affrontant sa furie?...

DUCHEMIN.

Oh! moi, je n'ai pas peur d'une femme qui crie.

GERARD.

D'un message pareil Monsieur peut se charger,
Et l'oncle de Darcy n'est pas un étranger.
Son titre est d'un grand poids dans cette circonstance,
Et ce sera traiter de puissance à puissance.

DUCHEMIN.

Acceptez-vous mon offre?

DARCY.

Ah! quel remercîment!

ELISE.

Il faudra lui parler avec ménagement.

DARCY.

Sans doute, avec douceur vous lui ferez comprendre.

DUCHEMIN.

Laissez donc; je sais bien comment il faut m'y prendre.

GERARD.

La voici justement.

ELISE.

Je tremble!

DARCY.

Je m'enfuis.

Que mon oncle lui parle à l'instant.

ELISE.

Je te suis.

GERARD.

(A Duchemin.)

Moi, je vous accompagne. A vous.

DUCHEMIN.

Soyez tranquille.

SCÈNE X.

DUCHEMIN, MADAME DORFEUIL.

MADAME DORFEUIL à part.

Que peut signifier cette fuite incivile?
Ma fille et son mari voudraient-ils m'éviter?
Sachons...

DUCHEMIN l'arrêtant.

Pardon si j'ose ici vous arrêter.

J'aurais à vous parler d'une petite affaire.

MADAME DORFEUIL.

Qui, vous?

DUCHEMIN.

Moi.

MADAME DORFEUIL.

Qu'est-ce donc?

DUCHEMIN.

Je crains de vous déplaire,
Et j'en serais fâché, car... je dois l'avouer...

(A part.)

Vous me semblez charmante... Il faut l'amadouer.

(Haut.)

Et malgré la rigueur de mon cruel message...
Il m'est doux, puisqu'enfin je lui dois l'avantage...
De pouvoir avec vous avoir un entretien.

(A part.)

Hé! ce que j'ai dit là me paraît assez bien.

MADAME DORFEUIL.

Enfin que voulez-vous?

DUCHEMIN.

Une grâce.

MADAME DORFEUIL.

Laquelle?
Achevez.

DUCHEMIN.

Oh! mon Dien! c'est une bagatelle,
Et vous auriez vraiment grand tort de refuser.
On m'a chargé...

MADAME DORFEUIL.

De quoi?

DUCHEMIN.

Mais... de vous proposer

(Bien entendu pourtant que cela vous arrange)
De quitter ce logis tout au plus tôt.

MADAME DORFEUIL.

Qu'entends-je?
Vous osez?...

DUCHEMIN.

Permettez, parlons avec sang-froid.
Vous êtes, dans le fond, meilleure qu'on ne croit,
J'en suis persuadé : mais franchement, peut-être
Vous ne le laissez pas assez souvent paraître.
Vous criez, vous grondez ; moi, cela m'est égal;
Je suis fait dès long-temps à ce bruit infernal,
Et je puis tout braver, grâce à mon mariage :
Mais tout le monde enfin n'a pas cet avantage,
Et de tout ce fracas, de ces emportemens
Vos enfans ne pourraient s'accommoder long-temps.
Ils en ont même assez, et soit dit sans malice,
En sortant de chez eux, vous leur rendrez service.
Vous savez ce qu'ici vous me disiez, à moi :
On est bien plus heureux quand on vit seul chez soi.
Eh bien! ce bonheur-là qui n'a rien qui me plaise,
Vous pourrez désormais le goûter à votre aise.

MADAME DORFEUIL.

Avez-vous terminé votre éloquent discours?

DUCHEMIN.

Eloquent?... j'ai parlé sans user de détours ;
C'est tout. Qu'en direz-vous?

MADAME DORFEUIL.

J'admire votre audace.
Ainsi de la maison c'est Monsieur qui me chasse.

DUCHEMIN.

Point du tout. Vos enfans ici m'ont proposé....

MADAME DORFEUIL.

Vous figurez-vous donc qu'il soit si malaisé,
Monsieur, de deviner d'où part ce coup perfide?
Vous seul de mes enfans voulez être le guide :
D'une mère en ces lieux la présence vous nuit,
Et c'est vous qui soufflez à mon gendre séduit
De mon prochain exil l'odieuse pensée,
Pour usurper mes droits après m'avoir chassée.

DUCHEMIN.

Allons, vous m'appelliez tantôt machinateur;
Me voilà maintenant traité d'usurpateur,
Et je ne suis ni l'un ni l'autre, je vous jure.

MADAME DORFEUIL.

Ah! je vous connais trop.

DUCHEMIN.

Soit, mais il faut conclure.
Je dois de vos projets rendre compte au plus tôt.
Vous restez, n'est-ce pas? c'est votre dernier mot?

MADAME DORFEUIL.

Oui, Monsieur, malgré vous je reste.

DUCHEMIN.

A la bonne heu
Je ne m'en mêle plus.

SCÈNE XI.

MADAME DORFEUIL, DUCHEMIN, GÉRARD

GERARD bas à Duchemin.

Eh bien?

DUCHEMIN bas.

Elle demeure.

GERARD à part.

Diable!

MADAME DORFEUIL à Gérard.

Savez-vous bien que Monsieur est chargé
De me signifier un insolent congé?
Il dit que mes enfans sont las de ma présence :
De mon amour pour eux voilà la récompense!
Me chasser sans égards, moi, qui de mon cousin,
Pour rester avec eux, ai refusé la main!

GERARD.

Vous, Madame?

MADAME DORFEUIL.

Oui, Monsieur... le meilleur caractère!
Voulant tout ce qu'on veut.

DUCHEMIN à part.

C'était bien son affaire.

MADAME DORFEUIL.

Ajoutez à cela qu'il est riche, et son bien,
En m'unissant à lui, fût devenu le mien.

GERARD.

(A part.) (Haut.)
Quelle idée! A ses vœux pourquoi ne pas vous rendre?

MADAME DORFEUIL.

J'ai tout quitté, Monsieur, pour ma fille et mon gendre.

GERARD.

Ce mari-là pour vous était un vrai trésor....
Et cet hymen peut-il se renouer encor?

MADAME DORFEUIL.

Il ne tiendrait qu'à moi.

GERARD.

Vous croyez?

MADAME DORFEUIL.

J'en suis sûre..

GERARD.

Ecoutez : vos enfans vous ont fait une injure;
Ils osent vous chasser.... Il vous faut, sans délais,
Vous venger, les punir.

MADAME DORFEUIL.

Et comment?

GERARD.

Quittez-les.

MADAME DORFEUIL.

Quoi!

GERARD.

Mais en les quittant, prouvez-leur qu'une mère
Aime encor ses enfans jusques dans sa colère.
Par l'hymen du cousin, sachez leur assurer
Un bien dont des valets auraient pu s'emparer.
Voyez combien mon plan réunit d'avantages:
Vous les enrichissez, vous vengez vos outrages,
Vous faites le bonheur d'un honnête vieillard.

DUCHEMIN à part.

Ah! le pauvre cousin!... qu'a-t-il fait à Gérard?

GERARD.

Et vous hésiteriez! Montrez du caractère:
Ils vous regretteront tôt ou tard.

MADAME DORFEUIL.

Je l'espère.